

tion, elle passa à une aisance modeste, mais qui suffisait à ses desirs et lui permettait de satisfaire les goûts littéraires qu'elle venait tout à coup de sentir s'éveiller en elle. Les événements douloureux qui marquèrent les débuts de Mme Cottin dans la vie du monde, le mort de son mari, la perte de sa fortune, la tempête révolutionnaire qu'elle avait entendue gronder à sa porte, laisserent dans son esprit une trace profonde, et dans ses œuvres nous en entendons l'écho mélancolique. Nul n'était encore dans le secret cependant; nul ne savait quel emploi de ses loisirs faisait la jeune veuve, si ce n'est un de ses parents de Bordeaux, qui, surpris un jour, ébloui du style et de l'esprit élevé de ses lettres, avait obtenu d'elle la communication de quelques manuscrits. Bientôt le même privilège fut accordé à quelques amis. En comité intime, sous le manteau de la cheminée, le soir, Mme Cottin lisait quelques chapitres de roman, ce qu'elle avait écrit dans la journée; mais elle ne songeait point à livrer au public ces pages où elle épanchait son cœur sur les plus beaux sujets de sa vie. Un incident vint la décider. Un jour elle reçut la visite d'un homme qui avait été lié avec son mari; aujourd'hui il était pourchassé, largement dessein, elle était devenue complète d'historie et une certaine préoccupation de la couleur locale, montre une face toute nouvelle du talent de l'auteur. Ce roman eut un immense succès; on le retrouve même aujourd'hui sur les rayons de nos bibliothèques, et les scènes principales, reproduites dans des gravures d'Épinal, se vident encore dans les foires. C'est un véritable triomphe de succès qu'il ne faut pas dédaigner de rappeler.

Après cette production colorée et dramatique, Mme Cottin sembla vouloir reprendre l'esprit de ses lecteurs, en écrivant *Élisabeth* ou les *Épaves de Sibérie*, charmant récit de quelques jeunes filles. Ce livre expose simplement les péripéties du voyage d'une jeune fille qui, du fond de la Sibérie, vint à Saint-Petersbourg pour demander au czar la grâce de son père exilé. Il eut un grand succès dans les pays du nord de l'Europe, et surtout en Angleterre. Nous y trouvons un mot plein de grâce et de modestie à la fois : « La véritable héroïne, dit l'auteur, est bien au-dessus de la mienne, et elle a souffert bien davantage, » et si nous répétons ce mot, c'est afin qu'il atténue la sévérité un peu trop grande avec laquelle Xavier de Maistre qui, après Mme Cottin, a retraité l'histoire de la jeune et intéressante Sibérienne, a jugé l'œuvre de sa devancière. Voici ce qu'il en dit : « Ce récit présente le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne de Paul I^{er}, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Petersbourg demander la grâce de son père, et fit assez de bruit dans le temps pour engager un auteur célèbre (Mme Cottin) à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais la personne qui lui donna le sujet, ne put regretter qu'on ait écrit des aventures d'amour et des idées romantiques à une jeune et noble vierge qui n'eût jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur et qui, sans autre conseil, trouva dans son cœur la puissance de l'action la plus généreuse et la force de l'exécution. Si le récit de ses aventures n'offre point cet intérêt de surprise que veut insinuer un romancier pour les peccatis de ses héros, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité. »

Si nous mentionnons la *Prise de Jéricho*, poème en prose, et un ouvrage inachevé intitulé : *la Religion chrétienne prouvée par ses sentiments*; enfin un roman également inachevé sur l'éducation, nous aurons énuméré toute l'œuvre de Mme Cottin. Cette femme n'eût rien de l'afféterie de Mme de Genlis; elle n'eût rien non plus de la fermeté par trop virile de son autre célèbre contemporaine, Mme de Staël. Elle n'emprunte rien à la manière descriptive de l'école de Delille. Elle s'apartient bien à elle-même, et, comme Alfred de Musset, « ne boit que dans son verre. » Ses héroïnes lui ressemblent; elles sont bonnes, douces, religieuses, seulement dominées par des événements sombres, par une sorte de fatalisme d'amour. Disons cependant que *Malvina* et *Clair d'Albe* semblent être les sœurs de ces héros de Byron, du *Werther* de Goethe, un peu aussi même, osons l'avouer, des héros de Ducray-Dumilil. La critique n'a pas dit son dernier mot sur Mme Cottin, qui, à notre avis, semble avoir voulu suivre le mouvement de l'école moderne, dont Chateaubriand était alors le seul représentant. *Mathilde*, en effet, n'est autre chose qu'une imitation des *Amours du dernier des Abencérages*. On y reconnaît l'application de théories littéraires nouvelles, peu comprises à leur apparition, mais qui devaient, vingt ans après, triompher magnifiquement dans les *Méditations*, les *Odes* et *Balades*, etc. Mme Cottin, suivant ses biographes, aurait mis dans sa composition son grand roman publié en 1805; c'est en 1802 que parut le *Génie du christianisme*, et les dates seraient éloquentes si l'imitation n'apparaissait d'elle-même. L'auteur embrassa les théories nouvelles, d'une façon plus tranchée encore dans la *Prise de Jéricho*, où les beautés de la Bible sont comprises et imitées avec un grand bonheur d'expression et une certaine entente de la couleur locale qu'on avait

déjà rencontrée dans *Mathilde*. Enfin son ouvrage inachevé sur la religion chrétienne s'éloignait encore plus des vieux sentiers où se traînaient alors les littérateurs.

On est donc pris d'une grande tristesse quand on songe que Mme Cottin mourut à trente-cinq ans, après avoir beaucoup produit, ayant la passion de son art, l'amour du progrès, et préparant les voies à cette belle école moderne dont elle eût pu voir l'épanouissement.

On trouve dans les ouvrages de Mme Cottin une profonde mélancolie, une peinture énergique, un peu désordonnée, des passions du cœur, des caractères bien tracés, d'un puissant intérêt, mais puisés dans l'imagination bien plus que dans la vie réelle. La sensibilité de l'auteur, poussée souvent jusqu'à l'exagération, ne franchit pourtant jamais les bornes de la décence, et son but est toujours éminemment moral. On s'est demandé si la femme qui avait exprimé l'amour avec tant de feu avait jamais aimé elle-même, et il y avait là, en effet, une question littéraire assez intéressante. Oui, elle a aimé, mais, chose singulière, sans avoir tendres reproches : « Mon cœur est tranquille, mais flétri. Une sombre mélancolie me poursuit; je ne crois plus à rien. » Sa dernière affection, qui le coraire mais avec affection platonique, est pour objet Azas, le fameux auteur du *Système des compensations*.

Nous nous sommes étendu sur les ouvrages de Mme Cottin plus longuement que ne le comporte notre plan, puisque chacun de ces ouvrages forme l'objet d'un article particulier. Ici, et par exception, il est impossible de procéder autrement. Mme Cottin s'est personnellement dans ses livres; pas de faits, pas d'événements; une vie cachée; l'auteur ne s'est livré qu'à l'écriture. On lui doit encore le *Railleur railé* (1875, in-80), où il fait pour Lucien ce qu'il a fait pour Virgile, et plusieurs traductions en anglais d'ouvrages français, entre autres des *Essais* de Montaigne. Ses autres complètes n'avaient pas eu moins de treize éditions en 1751.

COTTON (Nathaniel), médecin et poète anglais, mort en 1788. Il exerça son art à Saint-Albans, où il dirigea pendant longtemps un hôpital de fous. Il s'est surtout fait connaître par un recueil de vers intitulé : *les Visions* d'York, à 10 kilom. N. de Kingston, sur le petit rivièr de Hull, à 291 kilom. N.-O. de Londres; 3,000 hab. Nombreuses villas; aux environs, fontaine intermittente qui cesse de couler pendant plusieurs mois, puis jaillit subitement, quelquefois au milieu d'une grande sécheresse.

COTTIUS (Marcus Julius), chef ligurien, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne et qui se forma dans les Alpes une souvereine indépendance, dont Surs (Sauris) était la capitale. Il résista longtemps aux Romains, finit par se soumettre et reçut de l'empereur, avec le titre de préfet, le gouvernement des douze tribus sur lesquelles il régnait précédemment. Il mourut dans le camp de partie des Alpes qui est appelée de son nom *Alpes Cottiennes*. Ce fut aussi lui qui érigea à Auguste l'arc de triomphe qu'on voit encore à Suse.

COTTLE (Joseph), littérateur anglais, né en 1770, mort en 1830. Il exerça d'abord la profession de libraire à Bristol, mais se retira de bonne heure des affaires pour se livrer à son goût pour les lettres. On a de lui quelques petits poèmes, entre autres : *Alfred, la Chute de Cambrie*, les *Cottines de Malvern*, mais il est surtout connu par l'amitié qu'il unit à Coleridge, à Southey et à Wordsworth, dont il avait généreusement publié les premières œuvres, alors qu'ils débattaient dans la carrière des lettres. On a de lui des *Mémoires sur Coleridge* qui renferment d'intéressants détails sur la vie privée de ce dernier et sur celle de ses deux autres amis. Son père, Amos Cottin, mort en 1800, se distinguait par quelques poésies, aujourd'hui oubliées, et par une traduction anglaise de l'*Edda*.

COTTON (Pierre), théologien et jésuite français, né à Néronde (Loire) en 1564, mort à Paris en 1626. Il entra dans la compagnie malgré sa famille, prêcha avec éclat dans la Provence et la Dauphiné, convertit Mme de Créquy, dont le père, le maréchal de Lesdiguières, le recommanda à Henri IV, et devint dans la suite le confesseur de ce roi. Il obtint sur lui un crédit qu'il dut à son mérite, mais sans doute aussi à son indulgence pour les faiblesses de son pénitent. Tout entier aux intérêts de son ordre, il refusa de signer dans la suite le confessionnaire de Henri IV, et fut un des fondateurs de la Société d'émancipation pour les prisons. Comme publiciste, M. Cottin s'est montré un des apôtres les plus fougueux de l'absolutisme. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *De l'administration de la justice criminelle en Angleterre et de l'esprit du gouvernement anglais* (Paris, 1822); *Observations sur le principe du droit d'asile* (1826, in-80); *De la situation du clergé, de la magistrature et du ministère de l'ouverture de la session de 1827* (1827, in-80); *Des moyens de mettre la charte en harmonie avec la royauté* (1828); *Des résultats nécessaires de la situation de la couronne et de la Chambre des députés* (1829); *De la réorganisation de la magistrature* (1830); *De la loi sur les rovers la royauté* (1830), etc.

COTTUE s. f. (ko-ti). Art militaire. Masse d'armes dont se servaient les Français, tantôt en la jetant dans les rangs ennemis, tantôt en la retenant en main.

personne de Henri IV (1610, in-12). Le père Cotton n'en fut pas moins nommé par Marie de Médicis confesseur du jeune roi Louis XIII. L'influence du duc de Luynes l'éloigna de la cour. Il parcourut le Midi en missionnaire et en prédicateur, alla en Italie pour accomplir divers vœux du roi et revint terminer ses jours à Paris. Il a laissé quelques écrits de controverse et de piété : *Institution catholique*; *Génése plagiaire*; *Traité du sacrifice de la messe*, etc.

COTTON (Robert), antiquaire anglais, né en 1570, mort en 1621. Sa magnifique collection de manuscrits fut donnée par ses héritiers au roi, qui la réunit à la bibliothèque de la couronne. La bibliothèque *Cottienne* fut brulée en partie dans l'incendie de 1715. Ce qui échappa aux flammes fut porté au British Museum. Cotton était très-érudit sur les matières d'antiquités et particulièrement sur tout ce qui concernait les vieilles coutumes et constitutions du pays. Ses divers traités sur ce sujet ont été publiés en 1652.

COTTON (Jean), théologien anglais, né en 1585, mort en 1652. Il quitta l'Angleterre pour se rendre à Boston où il se fit une réputation comme prédicateur; mais, ayant adopté les idées des non-conformistes, il se vit l'objet de vives attaques, qui le forcèrent à retourner en Angleterre. Là encore, pendant une vingtaine d'années, il fut en butte à de nombreuses persécution sur le réprit pour la même cause. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : *Eclaircissement de quelques doutes sur la prédestination* (1646); *Vues sur la discipline de l'Église* (1648, in-40), etc.

COTTON (Charles), poète anglais, né en 1630 dans la forme l'objet d'un article particulier. Ici, et par exception, il est impossible de procéder autrement. Mme Cottin s'est personnellement dans ses livres; pas de faits, pas d'événements; une vie cachée; l'auteur ne s'est livré qu'à l'écriture. On lui doit encore le *Railleur railé* (1875, in-80), où il fait pour Lucien ce qu'il a fait pour Virgile, et plusieurs traductions en anglais d'ouvrages français, entre autres des *Essais* de Montaigne. Ses autres complètes n'avaient pas eu moins de treize éditions en 1751.

COTTON (Nathaniel), médecin et poète anglais, mort en 1788. Il exerça son art à Saint-Albans, où il dirigea pendant longtemps un hôpital de fous. Il s'est surtout fait connaître par un recueil de vers intitulé : *les Visions* d'York, à 10 kilom. N. de Kingston, sur le petit rivièr de Hull, à 291 kilom. N.-O. de Londres; 3,000 hab. Nombreuses villas; aux environs, fontaine intermittente qui cesse de couler pendant plusieurs mois, puis jaillit subitement, quelquefois au milieu d'une grande sécheresse.

COTTIUS (Marcus Julius), chef ligurien, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne et qui se forma dans les Alpes une souvereine indépendance, dont Surs (Sauris) était la capitale. Il résista longtemps aux Romains, finit par se soumettre et reçut de l'empereur, avec le titre de préfet, le gouvernement des douze tribus sur lesquelles il régnait précédemment. Il mourut dans le camp de partie des Alpes qui est appelée de son nom *Alpes Cottiennes*. Ce fut aussi lui qui érigea à Auguste l'arc de triomphe qu'on voit encore à Suse.

COTTLE (Joseph), littérateur anglais, né en 1770, mort en 1830. Il exerça d'abord la profession de libraire à Bristol, mais se retira de bonne heure des affaires pour se livrer à son goût pour les lettres. On a de lui quelques petits poèmes, entre autres : *Alfred, la Chute de Cambrie*, les *Cottines de Malvern*, mais il est surtout connu par l'amitié qu'il unit à Coleridge, à Southey et à Wordsworth, dont il avait généreusement publié les premières œuvres, alors qu'ils débattaient dans la carrière des lettres. On a de lui des *Mémoires sur Coleridge* qui renferment d'intéressants détails sur la vie privée de ce dernier et sur celle de ses deux autres amis. Son père, Amos Cottin, mort en 1800, se distinguait par quelques poésies, aujourd'hui oubliées, et par une traduction anglaise de l'*Edda*.

COTTON (Pierre), théologien et jésuite français, né à Néronde (Loire) en 1564, mort à Paris en 1626. Il entra dans la compagnie malgré sa famille, prêcha avec éclat dans la Provence et la Dauphiné, convertit Mme de Créquy, dont le père, le maréchal de Lesdiguières, le recommanda à Henri IV, et devint dans la suite le confesseur de ce roi. Il obtint sur lui un crédit qu'il dut à son mérite, mais sans doute aussi à son indulgence pour les faiblesses de son pénitent. Tout entier aux intérêts de son ordre, il refusa de signer dans la suite le confessionnaire de Henri IV, et fut un des fondateurs de la Société d'émancipation pour les prisons. Comme publiciste, M. Cottin s'est montré un des apôtres les plus fougueux de l'absolutisme. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *De l'administration de la justice criminelle en Angleterre et de l'esprit du gouvernement anglais* (Paris, 1822); *Observations sur le principe du droit d'asile* (1826, in-80); *De la situation du clergé, de la magistrature et du ministère de l'ouverture de la session de 1827* (1827, in-80); *Des moyens de mettre la charte en harmonie avec la royauté* (1828); *Des résultats nécessaires de la situation de la couronne et de la Chambre des députés* (1829); *De la réorganisation de la magistrature* (1830); *De la loi sur les rovers la royauté* (1830), etc.

COTTUE s. f. (ko-ti). Art militaire. Masse d'armes dont se servaient les Français, tantôt en la jetant dans les rangs ennemis, tantôt en la retenant en main.

personne de Henri IV (1610, in-12). Le père Cotton n'en fut pas moins nommé par Marie de Médicis confesseur du jeune roi Louis XIII. L'influence du duc de Luynes l'éloigna de la cour. Il parcourut le Midi en missionnaire et en prédicateur, alla en Italie pour accomplir divers vœux du roi et revint terminer ses jours à Paris. Il a laissé quelques écrits de controverse et de piété : *Institution catholique*; *Génése plagiaire*; *Traité du sacrifice de la messe*, etc.

COTTON (Robert), antiquaire anglais, né en 1570, mort en 1621. Sa magnifique collection de manuscrits fut donnée par ses héritiers au roi, qui la réunit à la bibliothèque de la couronne. La bibliothèque *Cottienne* fut brulée en partie dans l'incendie de 1715. Ce qui échappa aux flammes fut porté au British Museum. Cotton était très-érudit sur les matières d'antiquités et particulièrement sur tout ce qui concernait les vieilles coutumes et constitutions du pays. Ses divers traités sur ce sujet ont été publiés en 1652.

COTTON (Jean), théologien anglais, né en 1585, mort en 1652. Il quitta l'Angleterre pour se rendre à Boston où il se fit une réputation comme prédicateur; mais, ayant adopté les idées des non-conformistes, il se vit l'objet de vives attaques, qui le forcèrent à retourner en Angleterre. Là encore, pendant une vingtaine d'années, il fut en butte à de nombreuses persécution sur le réprit pour la même cause. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : *Eclaircissement de quelques doutes sur la prédestination* (1646); *Vues sur la discipline de l'Église* (1648, in-40), etc.

COTTON (Charles), poète anglais, né en 1630 dans la forme l'objet d'un article particulier. Ici, et par exception, il est impossible de procéder autrement. Mme Cottin s'est personnellement dans ses livres; pas de faits, pas d'événements; une vie cachée; l'auteur ne s'est livré qu'à l'écriture. On lui doit encore le *Railleur railé* (1875, in-80), où il fait pour Lucien ce qu'il a fait pour Virgile, et plusieurs traductions en anglais d'ouvrages français, entre autres des *Essais* de Montaigne. Ses autres complètes n'avaient pas eu moins de treize éditions en 1751.

COTTON (Nathaniel), médecin et poète anglais, mort en 1788. Il exerça son art à Saint-Albans, où il dirigea pendant longtemps un hôpital de fous. Il s'est surtout fait connaître par un recueil de vers intitulé : *les Visions* d'York, à 10 kilom. N. de Kingston, sur le petit rivièr de Hull, à 291 kilom. N.-O. de Londres; 3,000 hab. Nombreuses villas; aux environs, fontaine intermittente qui cesse de couler pendant plusieurs mois, puis jaillit subitement, quelquefois au milieu d'une grande sécheresse.

COTTIUS (Marcus Julius), chef ligurien, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne et qui se forma dans les Alpes une souvereine indépendance, dont Surs (Sauris) était la capitale. Il résista longtemps aux Romains, finit par se soumettre et reçut de l'empereur, avec le titre de préfet, le gouvernement des douze tribus sur lesquelles il régnait précédemment. Il mourut dans le camp de partie des Alpes qui est appelée de son nom *Alpes Cottiennes*. Ce fut aussi lui qui érigea à Auguste l'arc de triomphe qu'on voit encore à Suse.

COTTLE (Joseph), littérateur anglais, né en 1770, mort en 1830. Il exerça d'abord la profession de libraire à Bristol, mais se retira de bonne heure des affaires pour se livrer à son goût pour les lettres. On a de lui quelques petits poèmes, entre autres : *Alfred, la Chute de Cambrie*, les *Cottines de Malvern*, mais il est surtout connu par l'amitié qu'il unit à Coleridge, à Southey et à Wordsworth, dont il avait généreusement publié les premières œuvres, alors qu'ils débattaient dans la carrière des lettres. On a de lui des *Mémoires sur Coleridge* qui renferment d'intéressants détails sur la vie privée de ce dernier et sur celle de ses deux autres amis. Son père, Amos Cottin, mort en 1800, se distinguait par quelques poésies, aujourd'hui oubliées, et par une traduction anglaise de l'*Edda*.

COTTON (Pierre), théologien et jésuite français, né à Néronde (Loire) en 1564, mort à Paris en 1626. Il entra dans la compagnie malgré sa famille, prêcha avec éclat dans la Provence et la Dauphiné, convertit Mme de Créquy, dont le père, le maréchal de Lesdiguières, le recommanda à Henri IV, et devint dans la suite le confesseur de ce roi. Il obtint sur lui un crédit qu'il dut à son mérite, mais sans doute aussi à son indulgence pour les faiblesses de son pénitent. Tout entier aux intérêts de son ordre, il refusa de signer dans la suite le confessionnaire de Henri IV, et fut un des fondateurs de la Société d'émancipation pour les prisons. Comme publiciste, M. Cottin s'est montré un des apôtres les plus fougueux de l'absolutisme. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *De l'administration de la justice criminelle en Angleterre et de l'esprit du gouvernement anglais* (Paris, 1822); *Observations sur le principe du droit d'asile* (1826, in-80); *De la situation du clergé, de la magistrature et du ministère de l'ouverture de la session de 1827* (1827, in-80); *Des moyens de mettre la charte en harmonie avec la royauté* (1828); *Des résultats nécessaires de la situation de la couronne et de la Chambre des députés* (1829); *De la réorganisation de la magistrature* (1830); *De la loi sur les rovers la royauté* (1830), etc.

COTTUE s. f. (ko-ti). Art militaire. Masse d'armes dont se servaient les Français, tantôt en la jetant dans les rangs ennemis, tantôt en la retenant en main.

COTY (Gaspard-Hermann, baron), général et écrivain militaire, né à Waillet (Belgique) en 1772, mort en 1839. Il fit les campagnes de la République au service de la France, et fut successivement directeur de la manufacture d'armes de Turin (1806), membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, maréchal de camp (1822), directeur des poudres et salpêtres (1828). Le ministère de la guerre a fait imprimer de lui : *Instruction sur les armes à feu* (1806, in-80). On lui doit encore : *Mémoire sur la fabrication des armes portatives de guerre* (1806, in-80); *Dictionnaire d'artillerie* (dans l'*Encyclopédie méthodique*) (1822-1832, 2 vol. in-4°).

COTUGNO (Dominique), médecin italien, né à Ruvo (Pouille) en 1736, mort en 1822. Il fit ses études à Naples, fut d'abord attaché comme médecin au Grand-hôpital de cette ville; puis devint successivement professeur d'anatomie à l'université et médecin de la famille royale. C'est surtout comme anatomiste que Cotugno est célèbre dans la science. On lui doit la découverte des fonctions des aqueducs de l'oreille interne, appelés de son nom *cotugniens*, de celles du nerf naso-palatinal, du liquide céphalo-rachidien, etc., et l'explication de l'éternement. On lui doit également d'intéressants travaux sur le mouvement du sang. Les compatriotes de Cotugno firent frapper une médaille en son honneur, avec cette inscription : *Hippocrati neapolitano*. Bot. Feuille primordiale qui fait partie de l'embryon, genre de plantes grasses, de la famille des crassulacées, tribu des crassulées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. On trouve aussi *COTILE* ou *COTYLÉ*, *COTILIER* ou *COTILIERE*.

COTULE s. f. (ko-ti-le) — du gr. *kotulé*, creux). Bot. Genre de composées sénécioïdes, comprenant des plantes herbacées annuelles.

COTULÉ, ÉE adj. (ko-ti-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cotules.

— s. f. pl. Section de la tribu des sénécioïdes, dans la famille des composées, ayant pour type le genre *Cotula*.

COTUNNITE s. f. (ko-tun-ni-te) — de *Cotunn*, nom d'homme. Chlorure naturel de plomb, formé, sur 100 parties, de 74 de plomb et de 26 de chlorure.

— Encycl. Ce minéral a été découvert par MM. Monticelli et Covelli dans le cratère du Vesuve. Il se présente en petites aiguilles blanches très-brillantes, ayant un éclat pierreuse et implantées sur des blocs de laves. M. Miller, qui a étudié la cristallisation de la *Cotunnite*, a reconnu que ce minéral cristallise en prisme droit rhomboïde terminé en dôme, dont l'arête est parallèle à la grande diagonale. Sa densité est égale à 5,24. Les minéraux qui l'accompagnent sont ordinairement la calamine, le sulfate de cuivre et le sel gemme. C'est en l'honneur d'un célèbre médecin de Naples que le minéralogiste de Kobell a donné au chlorure naturel de plomb le nom de *Cotunnite*, sous lequel on le désigne aujourd'hui. Sa formule est PbCl₂.

COTTELLE s. f. (ko-ti-le) — du préf. *co*, et de *telle*. Telle dont on se sert pour désigner une autre personne : *Avoir la COTTELLE de son neveu, de sa nièce*.

COTUTEUR, **TRICE** s. (ko-tu-teur, tri-se) — du préf. *co*, et de *tuteur*. Personne chargée d'une tutelle conjointement avec une autre.

COTUY, ville de l'Amérique centrale, dans l'île d'Haïti, à 2 kilom. de l'Yuna, à 120 kilom. N.-E. de Saint-Domingue; 2,000 hab. Commerce de cuirs et de viandes salées. Dans les environs, gisements de fer et de cuivre aurifère, mines d'or exploitées jusqu'au milieu du siècle dernier.

COTYLANTHÈRE s. f. (ko-ti-lan-ti-ère) — du gr. *kotulé*, écuelle, et d'*anthère*). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des solanées, et renfermant une seule espèce, qui croît dans les forêts de Java.

COTYLE s. f. (ko-ti-le) — du gr. *kotulé*, écuelle. On trouve en sanscrit *kathina*, vase à cuire, c'est-à-dire un vase dur, solide, résistant au feu, de la racine *kath*, être dur, d'où *katha*, pierre. Bopp a comparé le grec *kathinos*, latin *cattinus*, poêle à friter, plat, et il faut ajouter aussi *cattilus*, même sens, et de plus pierre inférieure de la meule. Ce dernier nom a passé du latin dans le gothique *kattis*, vase d'Irlandais, anglo-saxon *catel*, scandinave *kéthil* et *kati*, ancien allemand *chezzil*, *chezzi*, ce qui prouve l'absence du changement régulier des consonnes. On doit croire, d'après cela, que le lithuanien *kattilas*, amoncelé et *katilys*, *kotela*, lithrien *kotla*, polonais *koctel*, sont également dérivés de *cattilus*, ce qui s'explique par le fait que les vases métalliques et la poterie romaine étaient l'objet d'un commerce important. Aussi retrouve-t-on le latin *cattinus* jusque dans l'arabe *kathin*, plat, à moins qu'il n'y soit venu de l'Inde. L'affinité de ces termes divers ne saurait être mise en doute; mais il n'est pas tout à fait sûr qu'ils se rattachent tous, par leur origine, au sanscrit *katha* et *kathina*. On trouve, en effet, un synonyme *kathina*, vase à cuire, qui, rapproché de *kathina*, poêle, écuelle de tortue, *kathica*, coupe, écuelle, *kathira*, *kathra*, fond, profond, conduit à une autre signifi-

fication primitive, et probablement à la racine *kath*, entourer. C'est à ce dernier groupe que semble appartenir le grec *kotulos*, cavité, creux en général, puis coupe, verre à boire, d'où *kotulé*, cotyle, etc.). Métrol. anc. Mesure de capacité usitée chez les Athéniens pour les liquides et les grains, et qui, répondant à l'édimne des Romains, valait pour les liquides 0,047, 275, et pour les matières sèches 0,12, 28.

— Moll. Sorte de godet implanté sur les bras des céphalopodes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécioïdes, comprenant une douzaine d'espèces, presque toutes propres à l'Afrique australe, et dont une seule habite le midi de l'Europe.

— s. m. Anat. Cavité d'un os articulée avec la tête d'un autre os.

— Rem. En faisant masculin le mot *cotyle* en anatomie, l'Académie n'a fait que se conformer à la leçon erronée adoptée par les médecins; nous croyons qu'il eût pu être mieux en réagissant contre cet abus, et que l'autorité qu'elle a suivie ne pouvait faire loi contre la logique ni constituer un véritable usage.

COTYLÉAL s. m. (ko-ti-lé-al — rad. *cotyle*). Anat. Os de la voûte du crâne qui sert de lien au rocher et au cadre du tympan.

COTYLÉDON s. m. (ko-ti-lé-don — du gr. *kotulédon*, dimin. de *kotulé*, objet creux). Bot. Feuille primordiale qui fait partie de l'embryon, genre de plantes grasses, de la famille des crassulacées, tribu des crassulées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. On trouve aussi *COTILE* ou *COTYLÉ*, *COTILIER* ou *COTILIERE*.

COTYLLON s. m. (ko-ti-lon) — du gr. *kotyllon*, dimin. de *kotulé*, objet creux). Bot. Genre de composées sénécioïdes, comprenant des plantes herbacées annuelles.

COTULÉ, ÉE adj. (ko-ti-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cotules.

— s. f. pl. Section de la tribu des sénécioïdes, dans la famille des composées, ayant pour type le genre *Cotula*.

COTUNNITE s. f. (ko-tun-ni-te) — de *Cotunn*, nom d'homme. Chlorure naturel de plomb, formé, sur 100 parties, de 74 de plomb et de 26 de chlorure.

— Encycl. Ce minéral a été découvert par MM. Monticelli et Covelli dans le cratère du Vesuve. Il se présente en petites aiguilles blanches très-brillantes, ayant un éclat pierreuse et implantées sur des blocs de laves. M. Miller, qui a étudié la cristallisation de la *Cotunnite*, a reconnu que ce minéral cristallise en prisme droit rhomboïde terminé en dôme, dont l'arête est parallèle à la grande diagonale. Sa densité est égale à 5,24. Les minéraux qui l'accompagnent sont ordinairement la calamine, le sulfate de cuivre et le sel gemme. C'est en l'honneur d'un célèbre médecin de Naples que le minéralogiste de Kobell a donné au chlorure naturel de plomb le nom de *Cotunnite*, sous lequel on le désigne aujourd'hui. Sa formule est PbCl₂.

COTTELLE s. f. (ko-ti-le) — du préf. *co*, et de *telle*. Telle dont on se sert pour désigner une autre personne : *Avoir la COTTELLE de son neveu, de sa nièce*.

COTUTEUR, **TRICE** s. (ko-tu-teur, tri-se) — du préf. *co*, et de *tuteur*. Personne chargée d'une tutelle conjointement avec une autre.

COTUY, ville de l'Amérique centrale, dans l'île d'Haïti, à 2 kilom. de l'Yuna, à 120 kilom. N.-E. de Saint-Domingue; 2,000 hab. Commerce de cuirs et de viandes salées. Dans les environs, gisements de fer et de cuivre aurifère, mines d'or exploitées jusqu'au milieu du siècle dernier.

COTYLANTHÈRE s. f. (ko-ti-lan-ti-ère) — du gr. *kotulé*, écuelle, et d'*anthère*). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des solanées, et renfermant une seule espèce, qui croît dans les forêts de Java.

COTYLE s. f. (ko-ti-le) — du gr. *kotulé*, écuelle. On trouve en sanscrit *kathina*, vase à cuire, c'est-à-dire un vase dur, solide, résistant au feu, de la racine *kath*, être dur, d'où *katha*, pierre. Bopp a comparé le grec *kathinos*, latin *cattinus*, poêle à friter, plat, et il faut ajouter aussi *cattilus*, même sens, et de plus pierre inférieure de la meule. Ce dernier nom a passé du latin dans le gothique *kattis*, vase d'Irlandais, anglo-saxon *catel*, scandinave *kéthil* et *kati*, ancien allemand *chezzil*, *chezzi*, ce qui prouve l'absence du changement régulier des consonnes. On doit croire, d'après cela, que le lithuanien *kattilas*, amoncelé et *katilys*, *kotela*, lithrien *kotla*, polonais *koctel*, sont également dérivés de *cattilus*, ce qui s'explique par le fait que les vases métalliques et la poterie romaine étaient l'objet d'un commerce important. Aussi retrouve-t-on le latin *cattinus* jusque dans l'arabe *kathin*, plat, à moins qu'il n'y soit venu de l'Inde. L'affinité de ces termes divers ne saurait être mise en doute; mais il n'est pas tout à fait sûr qu'ils se rattachent tous, par leur origine, au sanscrit *katha* et *kathina*. On trouve, en effet, un synonyme *kathina*, vase à cuire, qui, rapproché de *kathina*, poêle, écuelle de tortue, *kathica*, coupe, écuelle, *kathira*, *kathra*, fond, profond, conduit à une autre signifi-

— Moll. Qui a une cotyle, en parlant des bras de quelques céphalopodes.

— s. f. Bot. Syn. de NÉGRESSE.

COTYLE s. m. (ko-ti-le — rad. *cotyle*). Bot. Nom vulgaire du genre *Cotyledon*.

COTYLIER s. m. (ko-ti-li-er). Bot. V. *COTYLÉDON*, genre de plantes.

COTYLIERE s. m. (ko-ti-li-ère) — du gr. *kotulé*, cavité). Bot. Genre de plantes, de la famille des crassulées.

COTYLOÏDE adj. (ko-ti-loï-de) — du gr. *kotulé*, cotyle; *éidos*, aspect). Anat. Qui a rapport aux cavités appelées cotyles : *La cavité COTYLOÏDE de l'os iliaque. Le fémur est maintenu dans la cavité COTYLOÏDE par des ligaments insérés au pourtour de cette cavité et au pourtour de la tête du fémur*. (Focillon.)

COTYLOÏDIEN, **INNE** adj. (ko-ti-loï-dien, in-ne) — rad. *cotylé*. Anat. Qui appartient, qui a rapport à la cavité cotyléode de l'os iliaque : *L'articulation COTYLOÏDIENNE du fémur*.

COTYORA, ville grecque de l'ancienne Asie Mineure, sur le rivage méridional du Pont-Euxin, au S.-O. de Sinope, dans le Pont. Xénophon, pendant le retraité des dix mille, s'y arrêta avec ses compatriotes qu'il ramena en Grèce.

COTYS ou **COTYTO**, déesse de l'Impudicité. Son culte passa de la Thrace dans l'île de Chios et à Corinthe.

COTYS, nom commun à plusieurs rois de Thrace, au 5^e